

Zeitschrift:	Générations : aînés
Herausgeber:	Société coopérative générations
Band:	36 (2006)
Heft:	5
Artikel:	Robert Hossein : "Le talent, c'est d'en trouver aux autres!"
Autor:	Hossein, Robert / Prélaz, Catherine
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-826237

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 26.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

ROBERT HOSSEIN

«Le talent, c'est d'en trouver aux autres!»

Un rêve d'enfant ne vous lâche jamais. Petit garçon, Robert Hossein s'émerveillait devant la première version cinématographique et muette de *Ben-Hur*. A 78 ans, il monte un spectacle «plus grand que la légende» au Stade de France... Une façon bien à lui de dire à ses semblables combien il les aime.

Le nom de Robert Hossein évoque d'emblée une impressionnante carrière: une centaine de films, en tant que comédien mais aussi réalisateur, une passion pour le théâtre, et l'audace de monter de grands spectacles tels que personne ne les avait imaginés avant lui.

Mégalomane, Robert Hossein? Nous avons au contraire rencontré un homme rempli d'humilité, peu enclin à évoquer sa carrière tant il lui semble plus urgent de prendre soin de notre humanité. Il le sait bien: impossible de le rencontrer sans superposer au visage qui nous fait face celui, inoubliable, d'un certain Joffrey de Peyrac dans *Angélique, Marquise des Anges*. Il en sourit... c'est si loin.

L'enfance en revanche est là, tout près, à fleur de peau. Robert Hossein s'interrompt, saisit d'émotion, quand il évoque ses parents ou ses amis disparus. C'est un homme révolté, en lutte contre le désespoir, qui veut transmettre un message d'amour, éveiller les consciences en réinventant *Ben-Hur* dans l'arène du Stade de France. Et c'est avec un regard de gosse qui croit en-

core aux contes de fées qu'il vous demande si cela pourrait plaire au public suisse. «Ce spectacle, j'en rêve depuis toujours... mais quelle trouille!»

Plus forte que la peur, il y a la foi. C'est elle qui lui donne l'énergie de continuer, et ce désir impérieux de vivre désormais pour les autres.

– **Robert Hossein, vous portez en vous cette âme slave dont vous laissez s'exprimer la nostalgie. Racontez-nous vos origines.**

– C'est à ma mère, née à Kiev, que je dois mon âme slave. Mon père était né, lui, à Samarcande. Je suis donc à la fois de Russie et de Perse. Au moment de la Révolution, la famille de ma mère s'en est allée recommencer une nouvelle vie à Berlin. Quant à mon père, il quitta Samarcande, en rupture avec les siens, décidé à abandonner ses études de médecine pour se consacrer à la musique, sa véritable vocation. C'est donc à Berlin, dans les années vingt, que mes parents se sont rencontrés, pour tomber amoureux fous l'un de l'autre.

– **On les retrouve plus tard à Paris, et c'est là que vous êtes né...**

– Oui, je suis né un 30 décembre 1927, d'un couple peu banal qui me cédera dès l'enfance la responsabilité d'agir à mon gré, l'entièvre liberté d'assumer mes actes. Je me souviens de ma mère comme d'une sublime jeune femme, et de mon père qui ne pensait qu'à écrire sa musique sur un vieux piano loué. Nous avons vécu dans d'énormes difficultés financières, nous n'avions rien. Nous allions prendre l'eau sur le palier au quatrième étage, et les toilettes étaient au second. Réfugié sous les toits, mon père composait de merveilleuses cho-

ses. Nous entendions tomber la pluie sur les tuiles et lui évoquait des symphonies à venir, le désert, les palmiers, l'Orient...

– **Quel genre d'enfance avez-vous eue?**

– Mon enfance fut magique, merveilleuse, remplie de contes de fées, d'aventure, de cinéma, de passion, d'imagination... et de liberté, même si, pour m'épargner autant que possible leurs difficultés au quotidien, mes parents m'ont mis en pension. Ils ne pouvaient pas payer, alors j'en changeais souvent. J'ai souffert d'être loin d'eux, j'ai compris plus tard. Heureusement, il m'est

«J'AI GRANDI NOURRI DE CINÉMA, DE BANDES DESSINÉES, DE CONTES DE FÉES.»

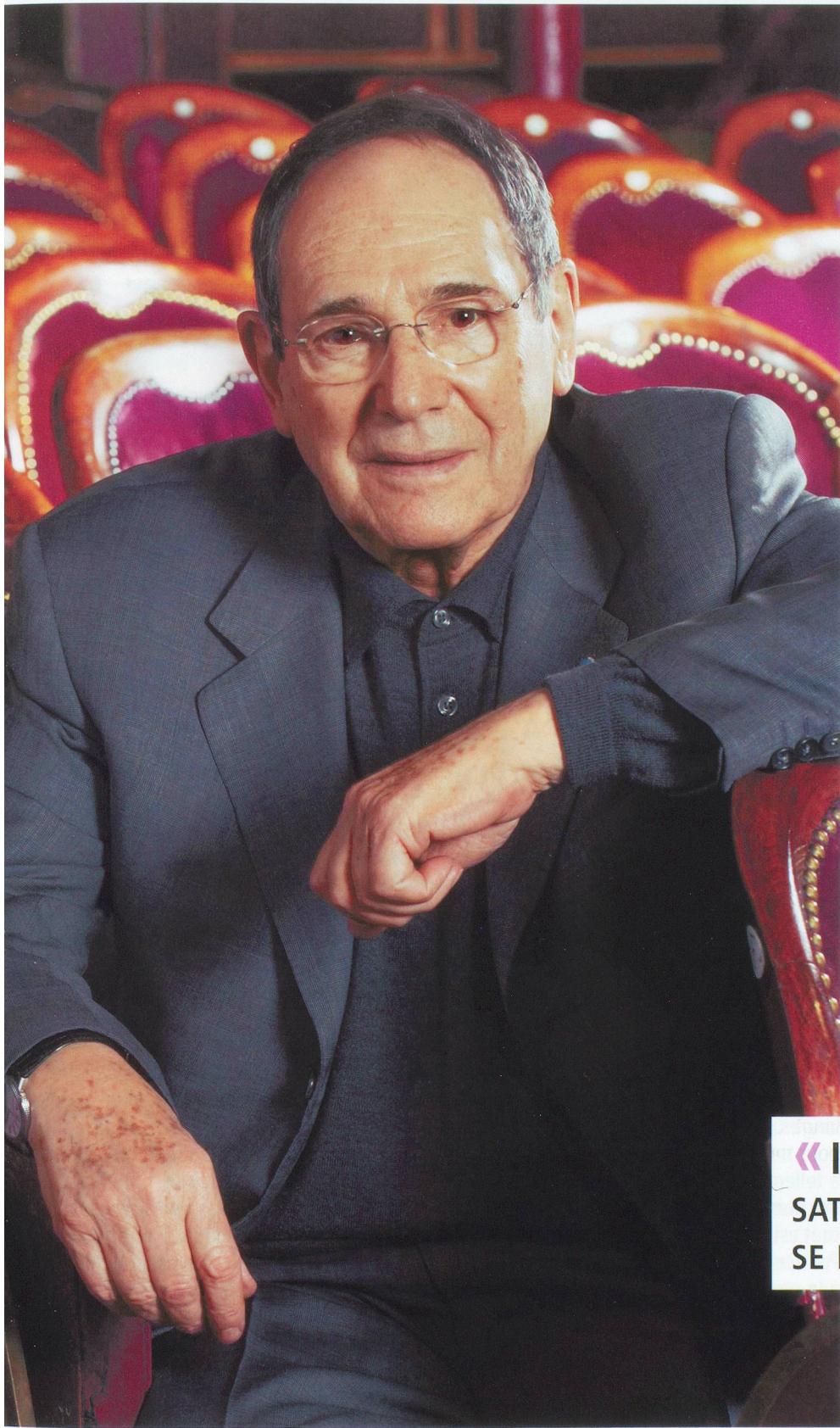
arrivé plusieurs fois de rester avec eux six mois, un an. C'était magique. J'allais à l'école... surtout buissonnière. Je n'ai eu mon certificat d'études primaires qu'à l'âge de 14 ans, et encore, en étant repêché.

– **Que vous reste-t-il aujourd'hui de ces années?**

– On n'est jamais débarrassé de son enfance. De la mienne, non seulement je ne me plains pas, mais j'en serai reconnaissant toute ma vie. Je garde un immense respect pour mes parents, tant d'admiration pour ce qu'ils ont vécu. Je n'ai pas assez deviné leurs souffrances. J'aimerais les prendre dans mes bras, leur dire combien je leur dois tout ce que je suis, tout ce que j'ai fait.

– **Cette liberté qu'ils vous ont laissée, ce goût du rêve, est-ce cela qui a fait de vous un artiste, un comédien?**

– Avec eux, c'était une vie de bohème, un peu folle. J'ai grandi nourri de cinéma, de



Lydie/SIPA

dessins animés, de bandes dessinées, de contes de fées. Scott, Jules Verne, Victor Hugo, je lisais tout ce qui me tombait sous la main. Je pensais que c'était l'exakte image de la vie. Je me suis complètement

identifié aux héros, aux situations. Il était donc tout naturel pour moi de faire ce choix d'être comédien. Au début, j'en ai vraiment bavé. Ensuite, j'ai eu beaucoup de chance.

– Quelles rencontres déterminantes vous ont mis sur le bon chemin ?

– Des rencontres, il y en a eu tant. Et de merveilleuses amitiés, avec Frédéric Dard, avec Alain Decaux, à qui je dois l'adaptation de plusieurs de mes spectacles historiques, dont bien sûr *Ben-Hur*. Je dis toujours que le génie, c'est dix-huit heures de travail par jour; et que le talent, c'est d'en trouver aux autres. Je me suis entouré de beaucoup de gens de talent, des metteurs en scène, des acteurs, des auteurs. Et beaucoup m'ont tendu la main quand j'en avais besoin. Je pense notamment à un Roger Vadim, à un Raymond Rouleau, à cette folle époque de Saint-Germain-des-Prés où l'on croisait Sartre et Boris Vian.

– N'avez-vous pas l'impression d'avoir toujours vécu dans un monde un peu à vous, un monde parallèle ?

– Oui, j'ai vécu dans la marge. Depuis toujours, je me suis créé mon univers. Du reste, on vient de m'apporter un immense tableau représentant ma gueule. Il y a aussi un arbre, sur lequel on voit un tout petit bonhomme assis sur une branche. Son auteur m'a dit: c'est vous quand vous étiez jeune, assis dans un arbre à scruter l'horizon en rêvant, en imaginant, en espérant.

– N'est-ce pas vous aujourd'hui encore, ce petit homme qui rêve et qui espère ?

– Oui, peut-être. Mais maintenant je suis un vieillard. Et je ne peux avoir le sentiment d'exister qu'en me penchant enfin un peu sur les problèmes des autres. Le seul moyen de faire quelque chose pour moi, c'est de faire beaucoup pour les autres, au moins d'essayer.

« IL NE FAUT JAMAIS ÊTRE SATISFAIT, MAIS TOUJOURS SE REMETTRE EN QUESTION. »

– Vous parlez si peu de votre carrière, affirmant même que vous n'avez pas fait grand-chose. Le pensez-vous vraiment ?

– Sincèrement, je continue de penser que je n'ai rien fait d'extraordinaire. Je voudrais laisser autre chose, même si je ne renie absolument rien de ma carrière, surtout pas les fameux *Angélique* qui m'ont rendu célèbre. Mais comme dit très lucidement ma

Portrait

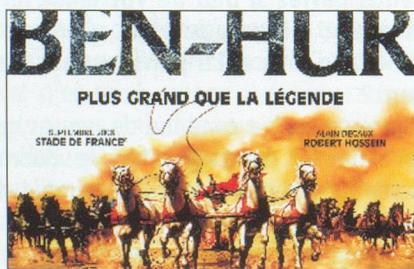
merveilleuse femme Candice Patou: il se serait temps que tu tentes autre chose, pour ne pas laisser seulement le souvenir d'une cicatrice sur une joue! Elle a raison. Il ne faut jamais être satisfait, mais toujours se remettre en question. Et surtout, rester humble. Et là, je suis obligé de l'être. Quand je me vois assis dans le Stade de France devant 65 000 places vides, je me dis: «Mon Dieu, mais on est comme des nains!»

– Monter de grands spectacles comme vous le faites, est-ce aussi une façon de donner aux autres?

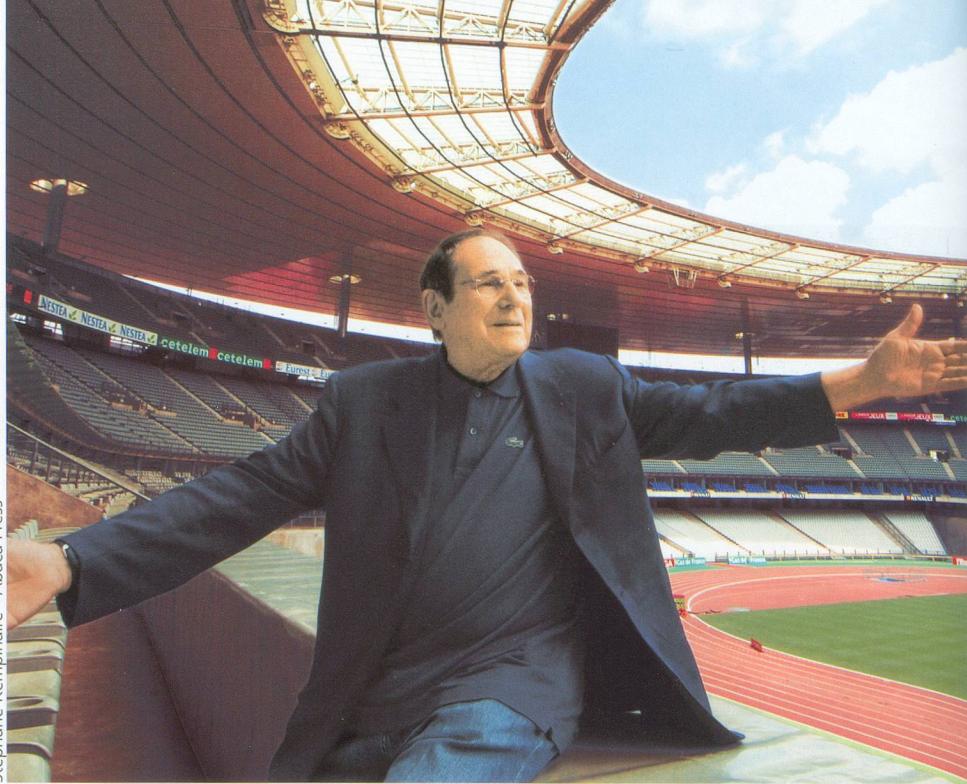
BEN-HUR

Le spectacle des superlatifs, un *Ben-Hur* «plus grand que la légende». Dans l'enceinte du Stade de France à Paris – 65 000 places – le *Ben-Hur* de Robert Hossein, sur une adaptation d'Alain Decaux, doit se jouer quatre soirs au moins: les 22, 23, 29 et 30 septembre 2006. En une dizaine de tableaux, c'est l'aventure de l'humanité que nous propose Robert Hossein, une histoire du temps des Romains qu'il transpose à notre époque pour en faire un message de paix et d'amour. Au programme, du grand spectacle – une immense galère montée sous les yeux des spectateurs, de fabuleuses courses de chars, des gladiateurs, la vallée des Lépreux, jusqu'à la Crucifixion – et beaucoup d'émotion. Le metteur en scène dédie ce spectacle à son père, le compositeur André Hossein, dont une œuvre exceptionnelle vient d'être redécouverte, *La Symphonie des Sables*. «Ce sera la musique de *Ben-Hur*. C'est extraordinaire, chaque mouvement composé par mon père correspond à un tableau de mon spectacle.»

» Sites internet:
www.stadedefrance.com
et www.benhur.fr
Locations dans les Fnac.



Stéphane Kempinaire - Abaca Press



Robert Hossein dans le Stade de France, qui accueillera le spectacle Ben-Hur.

– Au début de ma carrière, je pensais surtout à moi, à vivre dignement d'un métier que j'avais choisi. Puis, j'ai eu de la chance.

« QUELQUE CHOSE À L'INTÉRIEUR DE MOI NE ME LAISSE PLUS EN PAIX. »

Il s'agit maintenant de la mettre à la disposition des autres, du public bien sûr, mais aussi de faire travailler beaucoup de monde avec moi. Sur *Ben-Hur*, j'engage au moins 300 jeunes, ceux que l'on appelle en France les intermittents du spectacle.

Où trouvez-vous l'énergie de vous lancer de tels défis?

– Je dors six heures, et je travaille dix-huit heures. Je sens bien que je m'use, mais nous ne sommes que de passage ici, et il y a tellement à faire. Il faut essayer de justifier notre présence, continuer de croire que tout est encore possible, que l'espoir existe. Pour ce qui me concerne, je me fiche d'être à la mode ou pas. Venu au monde, j'essaie d'aller quelque part. J'ai connu de grands succès, de grands échecs aussi. Mais d'échec en échec, on arrive tout de même à quelque chose.

– Vous parlez volontiers de la foi qui vous habite. Est-ce de là aussi que vient votre volonté d'aller de l'avant?

– Comme tout Slave, je suis né mystique. Et bien que catholique, j'ai grandi dans la tradition orthodoxe. Mais depuis peu de

temps, quelque chose à l'intérieur de moi ne me laisse plus en paix. Il arrive un moment où l'on ne s'observe plus le nombril mais où l'on porte son regard vers les autres. Dès que l'on devient conscient, si on est honnête avec soi-même et lucide, on n'a plus un instant de

répit. En un sens, mon problème personnel est réglé. Je crois en Dieu parce que je crois dans les hommes.

– Dans une société comme la nôtre, qu'est-ce qui nourrit votre foi dans les hommes?

– Ils m'attendrissent, ils me bouleversent. Je les comprends, en particulier les jeunes qui aspirent à exister, à vivre dignement d'un métier qu'ils pourraient choisir. Ils nous regardent, ils espèrent, ils attendent qu'on les aide à y parvenir et, bon sang, je trouve qu'on ne fait pas grand-chose! Si j'avais fait de la politique, j'aurais voulu être ministre de l'humanisme pour tenter de redonner sa dignité à chacun. Ce dont on crève aujourd'hui, c'est d'un manque d'espoir. Il faut absolument qu'il y ait une prise de conscience, de tous bords, de toutes races, de toutes couleurs et de toutes croyances. Il est temps que l'on se mette tous ensemble pour améliorer la condition humaine.

– Chacun d'entre nous ne peut-il pas agir un peu dans ce sens, dans sa vie quotidienne?

— Sans doute. Il s'agit de respecter chacun dans son identité, dans sa culture et dans sa foi. Ce sera le message d'amour que je veux délivrer dans *Ben-Hur*. Je n'ai plus d'ambition de réussite pour moi-même. Je rêve d'un beau et grand spectacle qui puisse constituer une prise de conscience collective.

— Vous dites que quelque chose vous traque, vous poursuit, vous harcèle. Pensez-vous que cela pourrait s'exprimer autrement qu'à travers un spectacle ?

— Voyez dans quelle situation nous sommes... On appelle au secours de tous les côtés ! Je vais vous paraître prétentieux, mais si je me retrouvais face à une foule de gens assis par terre dans un champ ou sur une colline, je suis sûr que je saurais quoi leur dire. Et je les prendrais dans mes bras. Au fond, ce dont tout homme a besoin, c'est qu'on lui serre la main et qu'on lui fasse comprendre qu'il existe.

— Comment vous sentez-vous aujourd'hui ?

— Je suis assailli d'angoisses, de doutes et de tourments. Mais il y a une récompense à ne plus vivre en paix : quand on commence peu à peu à aimer autre chose que soi-même, on peut se dire qu'on est sur une voie, pas trop mauvaise. Si je suis habité de nostalgie, c'est sans doute de ne pas m'être mis plus tôt à la disposition de quelque chose de plus grand que moi.

Propos recueillis
par Catherine Prélaz

Sa carrière

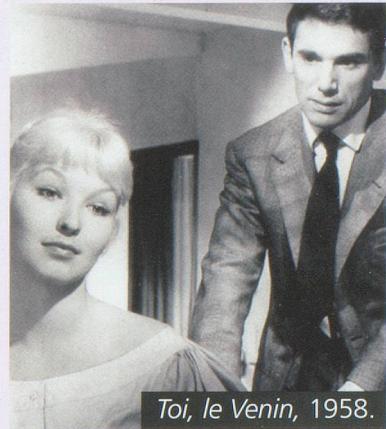
La carrière de Robert Hossein débute en 1948, dans *Le Diable boiteux*, de Sacha Guitry. Puis il y aura la caméra de Jean Delannoy, celles de Jules Dassin, Roger Vadim, Yves Allégret, Gérard Oury, Claude Autant-Lara, Julien Duvivier...

Dès 1955, Hossein réalise ses propres films, dont *Les Salauds vont en Enfer*. Dans tous ses films, on trouve en tête d'affiche l'actrice Marina Vlady, sa première femme.

En 1964, la célébrité lui donne rendez-vous dans *Angélique Marquise des Anges*, suivi de trois autres *Angélique*. En 1970 c'est *Le Casse de Verneuil*, en 1981, *Les Uns et les Autres* de Lelouch, *Le Professionnel* de Lautner, avec Belmondo. L'année suivante, Hossein réalise *Les Misérables*.

En 1971, il quitte Paris, et recommence tout à zéro à la tête du Théâtre Populaire de Reims. L'aventure se poursuivra jusqu'en 1978. De retour dans la capitale, il est pris par la fièvre des grands spectacles : *Notre Dame de Paris*, *Les Misérables*, *Un Homme nommé Jésus* (record absolu du nombre de spectateurs), *De Gaulle...* et beaucoup d'autres jusqu'à ce fameux *Ben-Hur* en septembre 2006 au Stade de France.

Robert Hossein est aussi le directeur du Théâtre Marigny. Il s'apprête à y accueillir Isabelle Adjani dans *Marie Stuart*, puis Alain Delon et Mireille Darc dans *Sur la Route de Madison*.



Toi, le Venin, 1958.



Angélique, 1964.



Le Casse, 1970.



Les Misérables, 1982.

MES PRÉFÉRENCES

Une couleur

Rouge, la couleur du sang, de la vie

Une fleur

Le lilas

Un parfum

Le muguet

Un compositeur

André Hossein, mon père

Un écrivain

Victor Hugo

Un film

Va, vis et deviens

Un réalisateur

Frank Capra et Hitchcock

Une recette

La compote de pommes aux raisins et à la cannelle

Un animal

Le loup, mais je vis avec un chien

Une qualité humaine

La bonté, la générosité

Une personnalité

L'abbé Pierre

Un pays

La France, passionnément, et la Russie

Un paysage

Les ciels d'automne